

LES RAVAGES DE L'INCENDIE

I
En lecture.II
En feu.III
En défrichement.

L'ÉCUREUIL ENDIABLÉ



QUELQUEFOIS, le matin, à l'aube, Rosine, la fille aînée du fermier des Alisettes, ouvrait sans bruit la porte du jardin, tournait dans le sentier à droite, marchait jusqu'au sommet du coteau, et là, assise sur un tronc d'arbre courbé, elle regardait quelque temps ; puis, elle se levait, regardait hâtivement la ferme, et on la trouvait la première au travail.

Ce qu'elle venait chercher là ? oh ! bien peu de chose : elle voulait voir passer, tout simplement, Jean Daverin, qui sortait à cette heure de son domaine, situé à l'autre bout du vallon. Et elle distinguait à peine sa haute silhouette, tout là-bas, se détachant sur le chemin couvert de poussière blanche, dans une éclaircie, au bord de l'étang. Voilà tout ; cela lui suffisait : chacun prend son plaisir où il le trouve.

Et ce n'était point qu'elle fût une fille dissipée, ni coquette ; bien loin de là : on la regardait, au contraire et à bon droit, comme un modèle d'honnêteté et de vaillance. Mais, que voulez-vous ? elle trouvait plaisir à voir passer Jean Daverin.

D'ailleurs, si elle cédait à une fantaisie, où elle ne voyait aucun mal, elle se serait bien gardée d'en laisser rien voir à personne, surtout à Jean, bien plus riche qu'elle, et qui n'allait pas perdre son temps à s'apercevoir qu'elle le regardait.

Jean Daverin, grand et beau garçon de vingt-six ans, franc, ouvert, possédant toutes les qualités qu'on peut désirer chez un homme, avait avec cela un défaut, un seul, si c'en est un : il était grand chasseur. Ah ! pour cela, il aurait laissé tout au monde : une plume de caille ou de perdrix, accrochée à quelque brin d'herbe, que le vent faisait frissonner au soleil ; un pied de lapin ou de lièvre à peine marquée sur la trainée rouge d'un sillon, le faisaient rêver, ou bondir ; et il ne se passait pas longtemps sans qu'il eût rejoint, avec quelques plombs envoyés de main de maître, l'imprudent promeneur qui avait ainsi dénoncé son passage.

Or, une belle matinée, il allait, par un sentier couvert, cherchant à son habitude quelque innocente bête à détruire. On n'entendait aucun bruit ; pas même celui des pas du chasseur, qui marchait sur un tapis de mousse et de fraises sauvages ; à peine, de temps en temps, le petit cri des roitelets et des mésanges, et le léger frou-frou de leurs ailes, dans le grand soupir mystérieux de la forêt. Jean s'assit un peu pour se reposer.

Il était là depuis quelques minutes, quand, tout à coup, dégringolant de branche en branche, une pomme de pin, à moitié rongée, vint lui tomber juste dans la main, et, en levant la tête, il aperçut un joli petit écureuil, qui, sans avoir l'air intimidé le moins du monde, la queue en éventail, assis gravement, faisait la toilette de son museau.

Se mettre debout, épauler, fermer un œil, presser la détente, tout cela demanda à Jean la durée d'un éclair. Mais, tac !... au lieu d'un gron-

dement sourd se répercutant au loin sous les voûtes sonores, ce ne fut qu'un petit bruit sec, guère plus fort que le cri des mésanges et des roitelets ; car la capsule seule avait pris feu ; et l'écureuil, comme s'il eût deviné cette aventure, continuait à se friser la moustache.

— Attends, mon gaillard, pensa Jean en épaulant de nouveau son

arme, tu ne perdras rien pour attendre.

Et pan ! il lâcha son second coup.

Cette fois, la montagne entière en trembla ; un bruit formidable fit gronder tous les échos d'alentour ; les hôtes de la forêt, grands et petits, s'enfuirent sur le coteau voisin à tire-d'aile. Mais, bast !... plus prompt que le vent, l'écureuil, juste au moment voulu, avait tourné la branche ; et il se perdit maintenant dans des gambades sans fin sur les feuilles entrelacées.

— Allons, dit Jean en reprenant sa course, voilà bien du temps perdu pour un méchant morceau. Allons voir à quelque chose qui vaille mieux la poudre.

Et, quand même, intérieurement, il maugréait ; ce n'était rien, ce petit animal, moins que rien, ça ne méritait pas le nom de gibier ! Mais Jean n'avait pas l'habitude de cela : il enrageait ; et, toute la journée, ce coup manqué lui en fit manquer d'autres.

Et le lendemain, il y revint. Et l'écureuil se trouvait là. Et Jean le manqua encore de ses deux coups !... Ah ! cette fois, c'était trop drôle ! Alors, ce serait donc un duel à mort ? Et, sans le vouloir, il y revint tous les jours. Peuh ! l'écureuil, avec ses petits yeux fripons et ses petites oreilles au vent, semblait se moquer de Saint-Hubert et de toutes ses foudres ; impossible de le faire capituler.

* *

Eh bien ! — tant sont stupides les passions inconscientes des hommes — pour ce petit écureuil, pour ce rien, Jean était agacé, enfiévré, il n'avait plus le même goût au travail ; il ne mangeait guère, il ne parlait plus du tout. De temps en temps, on le voyait décrocher son fusil et prendre le chemin du bois sans rien dire.

— Par ma foi, je crois que notre Jean est amoureux, disait sa mère. Autrefois, il ne chassait qu'une matinée, et il revenait le carnier plein ; maintenant, il part tous les jours, et il ne rapporte jamais une plume. Tout ça n'est pas bon signe.

Amoureux ? ah oui ! il pensait bien à autre chose.

Cependant, comme il n'est si plaisante comédie qui ne doive avoir une fin, celle-ci se termina une après-midi de septembre. Sur les deux heures, au moment où le soleil dardait tous ses feux du haut d'un ciel d'azur, Jean arriva à son poste ; et, tout à l'entrée du bois, qu'aperçoit-il ? là, à dix mètres, une grosse boule, d'un roux doré, reluisante, attachée, comme un fruit mûr, au beau milieu d'une branche, en travers du chemin.

C'était l'écureuil, pelotonné, qui dormait.

Ah ! pour le coup, mon pauvre petit rouge-pins, ton affaire est claire... Pan !!! A travers le nuage de fumée, Jean s'élança ; mais, en tenant les yeux levés sur l'arbre, il ne voit pas un trou profond à ses pieds ; il tombe en avant, le fusil s'accroche aux broussailles, le coup part, et il reçoit toute la décharge dans la hanche. Il resta là, sans bouger, évanoui.

* *

Quinze jours plus tard, après une opération difficile, — car il avait fallu extraire un à un tous les petits grains de plomb logés dans les chairs,

— après un délire épouvantable, où il avait poursuivi et tué des écureuils gros comme une montagne, Jean se réveilla d'un lourd sommeil.

Il s'assied sur son séant, se frotte les yeux, regarde, étourdi de se trouver dans sa chambre. Mais, quoi !... ce n'est pas possible !... ah ! par exemple, c'est trop fort !... là, devant lui, sur le bord de la fenêtre, son écureuil, assis, la queue en éventail, l'œil narquois, grignote entre ses pattes une grappe de noisettes !... Mais, cet écureuil, c'est donc le diable ?

Il s'en faut peu que Jean ne reprenne le délire. Heureusement, sa mère, en l'entendant parler, accourt de la pièce voisine et lui donne l'explication de ce mystère :

— Eh bien ! oui, le voilà ton animal ; c'est Joseph Delhomme, le tonnelier, qui l'a empaillé, et joliment, comme tu vois. Fallait bien le conserver pour te servir de leçon : il te coûte assez cher ; sans la brave Rosine, qui se trouvait là et qui t'a porté secours, tu risquais bien de passer ton dernier quart d'heure.

— Ah ! Rosine a fait ça ? dit Jean tout songeur.

Quatre jours après, comme il faisait sa première sortie, lentement, appuyé sur une canne, il poussa jusqu'à la ferme des Alisettes, et, après quelques compliments :

— Ecoute, Rosine, dit-il, paraît que tu m'as bien soigné, à ce qu'on dit. Mais je ne suis pas encore trop fort, et le médecin croit que ça demandera des ménagements. Alors, je me suis dit : "La mère est vieille, je n'ai personne pour s'occuper de moi, elle se fatigue, j'ai envie de prendre femme." Et, ma foi ! si ça ne t'ennuyait pas de finir la tâche...

Et Rosine a dit oui, avec un joli sourire. Dame ! puisqu'il n'a personne, ce garçon... elle veut bien se dévouer !

PHILÉMON RUDOLPHE.

LA BEAUTÉ

— Qu'est-ce donc que la beauté ? demandait, un jour, une jeune fille très belle à une foule d'adorateurs, qui s'empresaient auprès d'elle.

— La beauté, dit un vieux cynique, c'est une chose que toutes les filles s'imaginent posséder.

— Consultez votre glace, mademoiselle, répondit galamment un français.

Reste le philosophe, qui interrogé à son tour, répondit :

— La beauté, c'est une auréole que les amants mettent au front de celle qu'ils aiment, qu'elle soit laide ou jolie.

Et le philosophe avait cent fois raison. Que de fois nous est-il arrivé de dire en voyant une femme dépourvue d'attraits :

— Comment M. X. a-t-il pu se résoudre à épouser une femme de cette sorte ? Où donc avait-il les yeux ? Elle est commune en diable !

Mais M. X., lui, est d'une opinion différente.

Nous y avons tous passé du reste. Dans notre jeunesse, alors que le cœur est encore tendre, il vous est sans doute arrivé de rencontrer une jeune personne qui vous a semblé, au premier abord, assez commune. Elle était petite de taille et vous, vous préférez les tailles élancées. Elle avait la bouche grande et vous aimiez celles qui ressemblaient à un bouton de rose. Enfin elle zézayait, et c'était peu plaisant. Cependant, sans vous en apercevoir, sans vous en rendre compte, vous vous êtes, un jour, emmoulu d'elle et toutes ses imperfections se sont dissipées comme par enchantement.

Vous vous êtes aperçu que sa tête allait justement à votre épaule, l'endroit le plus propice après tout, et toute idée d'infériorité de taille fut oubliée. La bouche même que vous trouviez trop grande, était justement faite pour vous permettre d'y déposer un bon gros baiser plus à votre aise et sans vous aplatir le nez sur le sien, comme cela arrive malheureusement avec ces petites lèvres roses qui se cachent pour ainsi dire sous le nez. Quant au zézaiement, vous avez fini par trouver la chose la plus naturelle du monde ; c'est même un petit charme de plus, à cause d'un certain piquant que cela donne à tout ce que dit la chère enfant. Bref, un beau jour, vous finissez par l'épouser et vous ne vous êtes pas encore aperçu que vous avez fait un mauvais choix.